



HAL
open science

Le cas de la critique de livres "participative" sur les réseaux

Etienne Candel

► **To cite this version:**

Etienne Candel. Le cas de la critique de livres "participative" sur les réseaux. Ivaline Rialland (dir.). Critique et médium: xxe-xxie siècles, CNRS Editions, pp.321-335, 2016, 10.1093/fs/knx218 . halshs-01706584

HAL Id: halshs-01706584

<https://shs.hal.science/halshs-01706584v1>

Submitted on 12 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le cas de la critique de livres « participative » sur les réseaux

réf. : Candel, Étienne (2016), « Le cas de la critique de livres "participative" sur les réseaux », in Ivanne Rialland (dir.), *Critique et médium*, Paris, CNRS Éditions, p. 321-335.

Les médias informatisés sont le lieu d'une redéfinition de la critique littéraire. Cette dynamique, que j'ai commencé à examiner dans mon travail de doctorat (2004-2007)¹, reste relativement inchangée aujourd'hui, concentrant les mêmes types d'imaginaires, des pratiques similaires, des mises en discours très comparables. Dans la façon dont la critique s'écrit sur ces supports, il est possible de cerner un ensemble de tendances, de récurrences dont l'analyse permet de rendre compte à la fois des imaginaires sociaux de la médiation et des réalisations contemporaines qu'ils peuvent engager. Le devenir d'une médiation culturelle comme la critique littéraire donne précisément à voir comment ses acteurs investissent le dispositif technique et comment ils pensent les pratiques de communication en son sein. Fondamentalement, le travail par lequel des activités sociales – l'écriture, la lecture, la critique littéraire – viennent s'inscrire dans l'informatique de réseaux engage des représentations du genre de la critique, de la place des techniques dans la culture et dans le social, et des conceptions de la médiation ainsi produite. Je souhaite interroger dans ce texte quelques-unes de ces composantes idéologiques de la critique que l'on peut trouver, aujourd'hui, dans les textes de réseaux, afin de montrer comment les pratiques dont elles relèvent sont construites et quelles modalités suppose la production de tels textes.

L'objet de ce travail sera ainsi de comprendre comment se déploie la médiation culturelle particulière de la critique de livres sur les réseaux numériques : on étudiera le discours critique comme une forme spécifique de médiation ; dans une telle approche, il s'agit de prendre en compte à la fois la dimension des usages, celle des situations et celle des pratiques du symbolique impliquées dans le texte, en observant les écrans avec le souci de l'émergence des catégories, des hybridations à l'œuvre et des saillances. Cette démarche méthodologique permet de considérer de façon fine les transformations des médiations, leurs hybridations, leurs mutations.

Faire de l'utilisateur un critique

1 Candel, Étienne, « Autoriser une pratique, légitimer une écriture, composer une culture : Les conditions de possibilité d'une critique littéraire participative sur Internet. Étude éditoriale de six sites amateurs. », Doctorat en sciences de l'information et de la communication, sous la direction d'Yves Jeanneret, GRIPIC – CELSA – Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), 2007.

La dimension critique d'un texte publié sur le Web est en grande partie un effet du dispositif, comme le suggère la tradition de l'analyse de discours depuis Foucault [1971] et comme le confirme l'observation des sites de critique...De la sorte, une écriture critique en ligne est une forme particulière des énoncés élaborée et tenue par un acteur dans un lieu spécifique, avec un public spécifique et dans une finalité donnée.

De ce fait, la première caractéristique d'un site de critique littéraire sera de faire signe de sa littérarité, donc de mobiliser pour ses utilisateurs – lecteurs, participants – un ensemble de représentations et de marqueurs contextuels porteurs d'une qualification du site et de son usage possible. Avec Gustavo Gomez-Mejia, j'ai pu observer dans une publication récente les marqueurs de littérarité qui, dans les textes de réseaux, décrivent et connotent certaines formes éditoriales comme spécifiquement littéraires² : ainsi par exemple, nous avons montré en prenant la suite de mon travail de doctorat³ comment l'architecture d'une page Web organisait la distinction entre l'utilisateur auteur (au-delà du « mode auteur » du fonctionnement informatique) et les utilisateurs « publics » ou « lecteurs ». Nous avons ainsi considéré, pour *Le Tiers livre*, le site bien connu de François Bon, que la nature et la qualité littéraires du site étaient le produit d'une construction par le jeu même de la textualisation, et qu'elles se réalisaient notamment à travers un ensemble de connotateurs typographiques (marges, polices à empattements, etc.), de marqueurs iconiques (simulacres du papier) et de régulateurs de l'écriture (la place des lecteurs étant distinguée de celle de l'auteur par une hiérarchisation de nature éditoriale).

De même que le texte est construit dans sa littérarité par l'appareillage éditorial, de même le lecteur est institué en une certaine place par ce déploiement formel. Et le sens même du mot « lecteur » n'est ici pas seulement fonctionnel ; le « lecteur » d'un site comme celui de François Bon n'est pas seulement celui qui lit le texte, celui qui est au bout de la chaîne de production/réception du message ; la forme éditoriale, en encadrant la communication, la qualifie, elle lui assigne une certaine modalité, elle lui délivre une valeur. Dans un site de « critique », c'est le lecteur-critique qu'il s'agit, de façon similaire et sans doute plus complexe, de construire. Ainsi, quand un individu « prend la parole » dans un tel site, l'essentiel de ce phénomène social repose dans la dynamique

2 Candel, Étienne, Gomez-Mejia, Gustavo, « Écrire l'auteur : la pratique éditoriale comme construction socioculturelle de la littérarité des textes », in Oriane Deseilligny et Sylvie Ducas (dir.), *L'auteur en réseau, les réseaux de l'auteur*, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2013, p. 49-72.

3 Candel, Étienne, « Autoriser une pratique, légitimer une écriture, composer une culture : Les conditions de possibilité d'une critique littéraire participative sur Internet. Étude éditoriale de six sites amateurs. », *op. cit.*.

même de la participation, dans la construction et dans la motivation de son geste. Le geste d'écriture s'ancre profondément dans le dispositif d'écriture, qui n'est pas seulement son outil mais aussi son origine : la portée sémiotique des dispositifs éditoriaux couvre à la fois le message et son cadre, le contenu et son lieu. L'internaute quant à lui est certes utilisateur d'un objet technique (ce degré zéro de l'usager), mais il vient en outre s'inscrire dans une démarche plus riche, supposant de plus amples investissements de valeurs et de traditions. Ainsi, les modèles du texte convoqués à la lecture, les postures communicationnelles attendues des participants, les axiologies présidant à la production de textes, les pratiques et références de métiers sont autant d'éléments qui, trouvant leurs origines dans les cultures de l'écrit, placent les projets d'écriture et de lecture en ligne dans des lignées culturelles, des filiations, des héritages historiques et sociaux. Les pratiques du texte impliquées dans les innovations éditoriales sont des objets culturellement complexes et denses.

Aimer le livre, dire la lecture

Le site *lecteurs.com* mobilise une dynamique assez courante sur les sites consacrés aux livres : il organise les avis critiques selon une forme proche de celle des forums (les tabulations signalent les « réponses » des internautes) et qualifie le texte de plusieurs façons : d'abord en indiquant que la contribution du lecteur internaute serait une réaction (« vous souhaitez réagir ? »), ensuite en plaçant cette réaction sous le signe de l'oralité (les phylactères, présents à la fois dans le logo, dans les avatars par défaut des membres, dans l'indication du nombre de réactions suscitées par la critique). L'oralité n'est, bien entendu, qu'un simulacre ; mais, en tant que référence, elle opère efficacement. Ici, la page semble faire du site un lieu où « prendre la parole », où « s'exprimer », avec une spontanéité dénuée de formalisme.

L'enjeu pour un tel discours est de soulever un « conatus discursif⁴ », c'est-à-dire un désir de prise de parole, qui en général s'ancre dans une représentation du livre lui-même, et dans l'appétit que, dans les mythologies littéraires elles-mêmes, il est censé susciter. Quand un site participatif se « littérarise », il thématise son usage pour l'inscrire dans une certaine forme de pertinence sociale, et du même coup il inscrit l'activité des contributeurs dans un cadre axiologique et symbolique spécifique. De la sorte, un site de lecteurs tend à instituer ses utilisateurs en lecteurs, et à faire de ces lecteurs des critiques. La relation entre le devoir-lire (celui du lecteur passionné), le pouvoir-écrire (l'occasion que crée, pour les lecteurs, l'existence même du site Web) et le devoir-écrire (la

4 *Ibid.*

mythologie de la littérature qui voudrait qu'une lecture ne laisse pas indifférent et « fasse parler ») y est largement convoquée, comme moyen d'inscrire, de fait, le site Web dans la logique de la passion artistique⁵.

Utiliser un site de lecteurs en tant que critique, c'est ainsi, très souvent, participer d'une sémiotique des passions typique de l'idéologie de l'amateur. Un site comme *lisons.info*, par exemple, mobilise, dès sa première page, un argumentaire dont l'axiologie relève à la fois de la passion de la lecture et de l'évidence du partage. Les représentations iconiques du fond de la page, du bandeau, du menu latéral participent toutes d'une sorte d'empilement d'écritures, créant une continuité entre les représentations de l'écriture imprimée du livre et du papier, et celles de l'écriture informatisée, numérique, de la critique en ligne. En quelque sorte, le site par son imagerie propose une sorte d'histoire des dispositifs médiatiques, menant de l'écriture manuscrite à l'imprimerie puis à l'âge du numérique. Le temps long des dispositifs et de la culture vient donc entourer l'activité des internautes et inscrire leur action dans un héritage symbolique majeur.



Figure 1: La construction de la passion littéraire et l'inscription sociale et historique de la pratique d'écriture sur *lisons.info* (www.lisons.info - page consultée le 10 novembre 2014)

Établie sur un socle de représentations idéologiques, la pratique du texte critique mobilise tout un champ métaphorique touchant aux lieux et aux objets de la médiation littéraire. Pour les objets,

5 Cf. *ibid.* et Candé, Étienne, « L'Œuvre saisie par le réseau », *Communication et langages*, n°155, 2008, p. 99-114.

c'est le plus souvent le livre lui-même, comme volume de papier, qui est convoqué dans son statut symbolique : un site comme *Babelio* installe dans son bandeau supérieur la photographie de la tranche de piles de livres, et c'est à la fois l'image de la culture du lecteur – tout ce qu'il a lu – et celle de ses projets – tout ce qu'il a encore « à lire » – qui, de façon connotative, semblent hanter sa présence sur le site. Le livre, par sa matérialité, par son pouvoir signifiant, par son inscription historique et par la symbolique de ses mises en images, est un objet dont la valeur même engage à l'action. Le Livre, pourrait-on écrire avec une majuscule, qui en fait une icône et un emblème, est mobilisé pour exalter la valeur du geste de lecture et d'écriture. À la sémiotique de la passion amateur s'ajoute ainsi une axiologie générale du littéraire, comportant ses objets historiquement valorisés et ses pratiques sociales reçues et sacralisées comme bonnes. De multiples mises en images et parfois en discours contribuent à mobiliser des imaginaires culturels puissants, une iconographie, des motifs idéalisés du livre, de sa matérialité, de sa puissance transcendante⁶.

SHAPE



Figure 2: La page d'accueil

de *Babelio.com* (<http://www.babelio.com> – page visitée le 23 septembre 2014) présente de multiples mises en image du livre.

Les conditions de possibilité du texte critique

6 Le pouvoir prêté à l'objet livre est d'ailleurs si fort que, sur la copie d'écran présentée ici, la représentation iconique de cette bibliothèque idéalisée est littéralement recouverte par un bandeau publicitaire... l'affichage d'une communication marchande en cet endroit est en quelque sorte le signe à la fois du caractère censément stratégique du haut de page, et celui de la forte dimension pragmatique de l'image du livre : ce bandeau est bien une zone qui est supposée provoquer le clic.

Ces modalités d'écriture signalent qu'un site de critique est avant tout un texte qui, construisant des figures de l'utilisateur, *fabrique des critiques* : il contextualise, organise, conditionne les pratiques des internautes. Il donne une pertinence et une recevabilité spécifiques à certains comportements ; il instaure, en quelque sorte, des *conditions de possibilité*⁷ pour certains comportements, en particulier ceux de la lecture-écriture critique. Un site Web d'une telle nature doit en quelque manière se charger de se donner comme *texte à écrire* ; mais il doit tout à la fois *se donner à lui-même son propre contexte*, pour se doter de la pertinence même de son action. Ainsi, le logo de *Babelio* fait de la critique une tour de Babel construite par les lectures et les contributions ; son bandeau donne à voir le projet même de la lecture comme un rayonnement de livres à propos desquels partager ; les livres critiqués y sont présentés de façon tabulaire, comme autant de points d'entrée dans la culture des lecteurs regroupés sur la plateforme. Par son iconographie, le site met d'ailleurs en avant deux représentations de l'activité de ses utilisateurs : le crayon, qui réfère à la contribution scriptoriale des internautes et charrie un imaginaire du critique auteur ; et le cœur, qui est une image synthétique des lecteurs comme agrégat, comme « communauté » d'amateurs. Ces constructions sémiotiques actualisent un imaginaire du littéraire, mobilisent des figurations de la pratique, induisent des comportements préférentiels comme la participation ou l'échange. Tout l'enjeu pour un tel site est donc la congruence entre son positionnement et sa promesse : dans cette rencontre s'ouvre la possibilité d'être effectivement un lieu de médiation, fréquenté, utilisé, investi du travail d'internautes scripteurs et habité par une symbolique pertinente. L'écriture même du site rend donc la critique possible, en invoquant des imaginaires de la littérature, de la création, de la lecture et du partage autour des livres. Les valeurs de l'objet livre sont en quelque sorte mises à contribution dans la création systématique d'images positives des activités de lecture et d'écriture ; et elles contribuent à élaborer ce rapport fondamental entre le livre à lire, la lecture, le livre lu et le livre à dire.

Le pivot même de la composition d'une critique en ligne sur de pareils sites est donc la question de l'intervention de l'internaute : comment vient-il, dans un site de critique, *faire critique*, précisément, et non pas poster des recettes de cuisine ou même commenter le prix unique du livre en France ? La question est d'ordre pragmatique. Les sites Web mobilisent des architextes⁸, c'est-à-dire que ce sont des textes, des objets écrits, composés dans les médias informatisés, qui se situent en amont de la production d'autres textes qu'ils rendent possible et conditionnent. Utiliser un site de critique littéraire, c'est trouver sa place, comme producteur de texte, dans l'espace laissé ouvert par

7 Foucault, Michel, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.

8 Jeanneret, Yves, Souchier, Emmanuël, « Pour une poétique de l'écrit d'écran », *Xoana*, n°6, 1999, p. 97-107.

l'architexte du site. C'est donc ce texte, un objet culturel, interprétable, situé dans un temps et dans un monde donnés, qui organise et en quelque sorte oriente la critique. Or ce que l'analyse des architextes montre, c'est que la notion de « critique » convoquée au profit de la rédaction effective de textes dans ces sites est une forme culturelle diffuse, partagée, en partie imprécise. « Écrire une critique » est une invitation fréquente, sans que le genre textuel soit réellement explicité ou décrit. En revanche, ce discours critique trivial implique des formes de modalisation du discours – chez Goffman⁹, la modalisation est la simulation dans la communication, mais une simulation bien connue de tous, comme dans le cas d'un jeu – qui concourent à instituer l'internaute dans un rôle de critique. Les formulaires de saisie, ceux qui sont consacrés à la composition du profil d'un membre, ceux enfin qui organisent les débats et discussions autour d'une lecture relèvent tous d'une composition de la « figure » sociale de l'internaute en critique. Un site de critique, de ce fait, commence par une invitation au jeu avec des figures et des rôles sociaux – ainsi se déploie un travail de construction du lecteur en critique, et de son texte en texte critique.

Dans le formulaire d'ajout d'une critique sur le site *Critiques libres*, la critique est désignée de façon particulièrement lapidaire, les règles d'écriture se bornent à constituer une sorte de charte de bonne conduite entre membres. Le mot de « critiqueur » employé dans le paratexte du formulaire semble un néologisme destiné à euphémiser, dédramatiser la prise de parole, comme si le texte critique comme réalisation se voyait explicitement marqué d'une importance supérieure à celle occupée par le critique lui-même : un critique s'autorise « la » critique, le critiqueur, lui, ne doit son nom qu'aux critiques qu'il a réalisées... Le pluriel, qui redouble celui du titre du site, semble d'ailleurs participer de cette euphémisation et de ce changement axiologique. Une telle démarche concourt à laisser vacante et à édifier comme question la nature exacte du texte à produire ; en revanche, et de façon parallèle, elle tend à faire de l'internaute participant le membre d'une « communauté » se reconnaissant autour de certains usages de la langue, de certains signes. Dire « critiqueur », c'est ainsi faire œuvre de construction de la culture du groupe. Cela ne signifie pas pour autant que *Critiques libres* site abandonne toute régulation, toute composition générique du texte comme texte critique ; mais il s'agit dès lors de comprendre ce qui en fait la dynamique. Un tel formulaire invite l'internaute, indique le contenu, mais il n'ordonne pas, à proprement parler, le texte. La notion de critique demeure, de fait, une catégorie que l'internaute a la charge de rendre opératoire. Si une critique est fondamentalement un métatexte, un texte écrit sur un autre texte, sa détermination plus précise est laissée à l'intervention de catégories génériques, triviales, flottantes, présentes dans le grand intertexte de la culture ; à la prise en compte de textes critiques

9 Goffman, Erving, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.

contemporains, qui peuvent aisément servir de modèles (la critique de presse par exemple); à l'exemple des critiques laissées sur un site et des échanges entre ses membres. Ce que ce site fait apparaître, c'est une dynamique généralisée, qui est la dimension fortement intertextuelle de l'écriture. Le texte ne provient pas uniquement, en effet, de ce que l'on a lu, mais aussi de ce qui a été écrit. Le projet d'écriture de l'internaute et la normalisation de sa prise de parole sont dépendants d'une ligne éditoriale, qui croise une identité de site, un ensemble de propositions d'écriture, et des écrits déjà lisibles, dont la généricité, sans être figée, relève d'une dynamique d'énonciation collective, c'est-à-dire d'un discours. Si *Critiques libres* recourt peu, en somme, à une incitation réelle et explicite à une écriture spécifique, le site en revanche donne à lire des textes passés, qui sont, de fait, érigés en modèles des textes à venir.

La « critique », telle qu'elle existe sur les sites de critique, est ainsi une forme complexe, hétérogène, qui relève moins d'une « formation discursive » instituée que d'une rencontre entre une multiplicité de sources et de références. Parmi les orientations éditoriales données aux critiques des membres, le site *Sens critique* procède à des mises en comparaison et à des confrontations ordonnant les débats dans la perspective d'une intensification des polémiques. Les livres y reçoivent des notes de 1 à 10, et le site manifeste la variété des appréciations en plaçant en vis-à-vis des évaluations opposées. Au centre des cartouches de texte, une ligne de séparation, et un logogramme rond, gris, porteur des lettres « VS », invite à cette lecture polémique. Ce site manifeste une tension entre des critiques à la tonalité très différente et des procédures de lissage, comme la typographie uniformisée de la plateforme, ou la gestion discrétisée de la note donnée à chaque lecture. Un tel site, qui démultiplie les comptages et les indicateurs chiffrés, est un bon exemple de ce que je nomme la « métrophilie » numérique, cette logique par laquelle la capacité des ordinateurs à gérer des données quantifiées tend à impliquer des mises en œuvre du chiffre dès que l'occasion s'en présente : le site comprend, sur la seule page considérée, des indicateurs du nombre de lectures, du nombre de fois où des internautes ont inscrit le roman parmi les lectures à faire, du nombre de lectures en cours, du nombre de notes, de critiques, une représentation en graphique, des étoiles, des tops 10, des tops 100, et l'énumération n'est pas close. Le chiffre, sur Internet, est médiagénique, et les genres critiques sont comme pénétrés de son écriture.

Ces différents traitements de la critique sur *Sens critique* manifestent des orientations sémi-discursives hétérogènes : les avis confrontés adoptent des rhétoriques distinctes, des positions énonciatives clivées, mais globalement ils se trouvent unifiés, homogénéisés par le jeu formel de l'énonciation éditoriale.

Évaluer, choisir, consommer : des réécritures triviales de la lecture La notion de critique est également travaillée de façon diffuse par un imaginaire global de l'évaluation et de la consommation qui fait que les catégories traditionnelles, qui par exemple distinguent les genres textuels pour les traiter différemment, tendent à recevoir sur le Web des traitements similaires, érodant les hiérarchies et les classifications reçues. Sur *Critiques libres*, la critique de *Si c'est un homme* pourra côtoyer celle du roman adapté du jeu vidéo *Assassin's Creed*, parce que les gabarits textuels impliqués, de fait, reçoivent des contenus interchangeables. De même le ton et le style des textes publiés pourront changer selon le modèle de référence adopté par l'internaute. Certaines critiques s'établissent avant tout comme des jugements de goût, d'autres comme des paraphrases, d'autres enfin comme des essais critiques visant à donner à voir une lecture particulière du texte. Ces différents modèles convoqués s'inscrivent dans des héritages textuels et des pratiques sociales variés. Le meilleur exemple en est sans doute, sur *Sens critique*, l'existence d'un « Top des lectures forcées et finalement adorées » : en première position, *Candide* y représente le type même de la lecture scolaire, et des différents discours qu'elle peut concentrer, du fait même de sa dimension institutionnelle. Les avis les plus sévères pourront sortir du genre proprement critique pour entrer dans un discours plus proche du pamphlet, dénonçant l'institution et les programmes scolaires. En somme, la « critique » n'est pas un exercice codifié et contrôlé, mais une pratique sociale des codes discursifs, résultant d'une multiplicité d'ajustements, de références et de qualifications. La recomposition du genre critique sur ces sites de lecture correspond donc au phénomène par lequel différentes pratiques des textes, attachées à des univers culturels, à des supports de communication et à des acteurs divers, sont mobilisées ou convoquées par le jeu des écritures. La critique de livres et le livre lui-même, objets référents et objets de valeur dans la culture et la société, sont traversés, dans leur écriture en ligne, par des logiques triviales¹⁰ : ainsi la critique en ligne, prise par des conceptions symboliques, des appropriations et des usages multiples, est engagée dans des transformations liées aux processus mêmes de la communication. En somme, en étant constituée par des séries de références variables et des mobilisations de pratiques hétérogènes, la critique telle qu'on en trouve des avatars en ligne est souvent définie de façon lapidaire, mais considérablement enrichie, dans ses variations, par le décentrement de ses lieux et de ses conditions de réalisation. La réalité « générique » du texte critique est comme relayée, de fait, par une réalité « génétique¹¹ », au sens où la production du texte compte peut-être plus que sa nature ; la prétention participative de tels sites les mène à favoriser la prise de parole, à valoriser la mise en ligne de textes, en laissant

10 Jeanneret, Yves, *Penser la trivialité. Volume 1 : La vie triviale des êtres culturels*, Paris, Hermès-Lavoisier, 2008.

11 Candel, Étienne, « Penser la forme des blogs, entre générique et génétique », *Itinéraires – Littérature, textes, cultures*, 2010-2, p. 23-31.

aux données contextuelles et au cadre du site le rôle d'indiquer, pour l'internaute, ce qu'il peut, avec pertinence, écrire. Le texte est donc ouvert, du fait même de la participation, à des transformations ou des altérations discursives. Cependant, de nombreux sites proposent aujourd'hui non seulement d'évaluer des œuvres, mais également d'évaluer les critiques qui en sont faites. Ce processus, qui est presque généralisé dans la sphère marchande (sur *Amazon* par exemple) contribue lui aussi à produire du discours critique : le texte est, de fait, évalué à travers des normes certes implicites mais réelles, et les appareillages visant à les mobiliser, dans le paratexte d'une page Web sont, de fait, des opérateurs génériques. Une critique bien évaluée relève d'une métacritique dont l'un des critères est la correspondance avec un modèle socialement partagé de ce que doit être l'écrit du lecteur sur le livre.

Ainsi sur *Babelio*, les critiques sont susceptibles d'être « commentées » ou « appréciées ». Ces appareillages éditoriaux traduisent un projet de normer le texte par une forme de rétribution qui a tendu à se généraliser dans un nombre considérable de médiations de la consommation en ligne. Les sites de tourisme, ou des sites de vente généralistes comme *Amazon* sont typiques de ces fonctionnements, qui de fait placent l'utilisateur dans une posture spécifique de prise en compte réflexive des publics du site. De façon significative, il est à remarquer que la plupart des critiques notées négativement, sur *Babelio* ou ailleurs, se caractérisent par des jugements de valeur peu étayés ou par une rhétorique parfois dégradée. Le rôle de l'internaute critique est donc aussi d'intérioriser les attentes supposées de ses lecteurs, et les systèmes de notation à plusieurs niveaux permettent de faire ressortir des lecteurs exemplaires, sous l'aspect des « meilleurs contributeurs », des « meilleures critiques », etc.

Cette orientation de la critique vers un jeu spéculaire entre internaute lecteur, internaute critique et internaute lecteur des critiques repose sur une construction sous-jacente de « la critique » comme discours sur les livres marqué par une certaine plasticité : ainsi, on trouvera fréquemment, sur les sites participatifs, une relative perméabilité entre différents genres ou régimes textuels, et notamment les catégories de l'« avis » et de la « critique ». Comment rendre compte de cette porosité entre les catégories ? La « critique » n'est en fait pas très différente de l'« avis », si l'on observe ces textes sous l'aspect de leur rapport à la logistique ou de la logique des textes : comme l'avis, la critique vient après la lecture (ou la consommation) ; comme lui, elle est un métatexte ; comme lui, elle engage le plus souvent des formes chiffrées, discrétisées, du jugement (par des étoiles par exemple). Et les deux catégories sont souvent liées dans un même mouvement d'évaluation et de jugement. Globalement, le développement du Web marchand a mené les sites de

vente en ligne à encourager les internautes à déposer des « avis » sur les produits consommés. De fait, cette économie de l'information est rapidement devenue précieuse pour les distributeurs, qui peuvent effectuer une veille relativement fiable sur leurs produits, voire s'assurer une fidélisation de leurs clients. En somme, un positionnement typiquement consumériste, qui vise une certaine posture sociale et une certaine forme textuelle, l'avis, est mis en proximité et en coprésence d'une autre pratique, similaire par ses aspects processuels, mais différente par ses héritages, ses filiations et ses références. En quelque sorte, on peut considérer que la critique se charge, par sa contiguïté avec les modèles généralisés de l'évaluation par l'avis et la notation, d'hybridations qui sont typiques de l'empreinte des médiations informatisées. Dans un contexte communicationnel donné, la construction de la critique se fait avec des éléments préexistants et des références symboliques ; sa production en acte par les internautes recourt tantôt à des filiations (le geste critique ancré dans l'historicité des textes et des postures d'énonciation), tantôt à des orientations issues du contexte (détermination par les architextes, par l'exemple de textes contigus, par l'évaluation métacritique des textes soumis). De la sorte, ce qui est significatif, c'est que « avis » et « critiques » sont des catégories relativement interchangeable pour désigner ces sortes de textes... Consommateurs de produits à évaluer ou critiques de textes, les internautes « font avec » leurs références culturelles partagées, avec leurs cultures du texte et leurs idéologies de l'amateur ; et une part non négligeable de ces élaborations relève de la matérialité et de la logique même du médium informatisé.

On doit donc penser l'empreinte du médium sur les objets non pas à travers l'idée que ce sont des natures altérées par leur « passage » dans un nouveau monde médiatique, mais en les tenant pour des êtres tributaires, dans leur existence même, de leurs conditions techniques et communicationnelles de réalisation. C'est bien ce que laisse penser Mc Luhan, quand il souligne que le médium n'a pas de « contenu » : à propos de la lumière électrique, il souligne que son message est « absolument radical, décentralisé et enveloppant » ; et au-delà des contenus que la lumière éclaire, elle est, comme médium, invisible [Mc Luhan, 1968, p. 27]. Ce qu'il met au nombre des « contenus » (par exemple, pour la lumière électrique, une enseigne d'une marque commerciale) est avant tout ce que le médium permet : sans lumière électrique, pas d'opérations neurochirurgicales, ni de matches de basket tels qu'on peut en connaître aujourd'hui. À la fois prérequis des objets sociaux et environnement de leur présence, le médium est la condition de leur avènement. Qu'il soit sous-jacent (en tant qu'il est une technique, une infrastructure) ou, ambiant, trop omniprésent pour être perçu, il tend à s'effacer. Le médium, dans le cas de la critique participative en ligne, c'est bien l'informatique comme milieu technique et matériel. Et du strict

point de vue du médium, un avis est bien « comme » une critique : ce sont certes deux objets sémiotiques différents par leur historicité et leur rôle social, mais ce sont aussi, dans le traitement logiciel qui en est fait, des formes de fonctionnement et de statut similaires. La critique littéraire, dans les sites qui la proposent aux lecteurs, est une forme qui manifeste assez bien les orientations médiagéniques de la communication sur les réseaux. Le développement des supports informatisés de communication implique donc que soit mise en œuvre une médiation technique, informatique, des processus culturels d'écriture et de lecture. Ainsi, un site collaboratif de critique littéraire, un site de rencontre, un site de réservation d'hôtels ou même un site de partage de vidéos pornographiques pourront impliquer des approches très similaires : les mêmes étapes – profil, saisie, présentation, indexation, suggestions, recommandations – les structurent. Le même fonctionnement algorithmique traite indifféremment de ces différentes pratiques et thématiques. Le résultat en est un lissage qui est moins une fatalité qu'une facilité. Cette démarche proprement technosémiotique, en ce qu'elle articule une réalité technique à la production effective d'objets signifiants spécifiques, est une des modalités de la textualisation des pratiques sociales qui, étudiée par Emmanuël Souchier, devient structurante à mesure qu'elle s'intensifie dans le monde contemporain.

Plasticité, donc, du médium ; traitement spécifique des « contenus », de la « culture » ; propension à « implémenter » des « calculs » pour « gérer » des textes : toutes ces particularités des sites montrent qu'il existe, de fait, un processus à l'œuvre au niveau du médium, et donc qu'une part de la prise en charge de la médiation se fait sur une échelle relativement vaste, de sorte que le destin de l'écriture décrit ici n'est pas spécifique à la critique mais plus largement concerne le devenir des écritures et les transformations de la culture. Quand on étudie des sites de critique en ligne, on se situe de fait dans une problématique plus large, qui est celle de la transformation des médiations dans le cadre d'un médium spécifique. La relation entre critique et « critique numérique » est ainsi moins essentielle, moins structurante sans doute que la question de la réécriture de la culture et des traditions communicationnelles. En revanche, il s'agit là spécifiquement d'une activité d'écriture sur l'écriture, et donc d'une pratique sociale gorgée de valeurs et d'imaginaires culturels. Or, les valeurs de l'écriture ont été systématiquement mises en jeu depuis les débuts de l'Internet grand public ; l'histoire longue de l'informatique et de la culture des informaticiens y a d'ailleurs contribué : sous divers avatars, divers noms, diverses théorisations semble se faire récurrente l'idée que les médias informatisés concourent à renverser les hiérarchies traditionnelles et à ouvrir des perspectives nouvelles à des individus anciennement « passifs », tributaires des grands émetteurs et énonciateurs, simples consommateurs, individus lambdas, au motif que l'informatique leur

permettrait désormais de prendre en charge des positions, des rôles et des postures anciennement réservés aux élites. On en perçoit clairement la trace dans les discours tenus sur les amateurs : parfois désignés comme *pro-ams*¹², ils sont décrits désormais comme des individus d'une nouvelle espèce, des amateurs aux pratiques devenues quasi-professionnelles du fait de la démocratisation des outils. Cette forme de théorisation rencontre avec la médiation critique un de ses terrains de réalisation : après tout, quelle autre légitimité faut-il, pour s'exprimer sur des lectures, que le goût de la lecture lui-même, et une capacité à publier ? La naturalisation de la relation entre lecture et écriture, inscrite dans une pensée du partage de la compétence et de la légitimité scripturaires, soutient donc la production et la manipulation des plateformes d'écriture. Un paradigme sociopolitique a accompagné le mouvement du développement de l'informatique personnelle et des médias de réseaux, sous des formes diverses, allant de l'idée que tout le monde pourrait se faire journaliste ou élaborer son propre média (blogs, *we-media*), à la promesse d'un renversement radical des rapports de pouvoir (intelligence des foules, consommation collaborative, démocratie électronique) : dans ces imaginaires, la représentation la plus récurrente est qu'à travers la mise en œuvre des nouvelles technologies l'ordre du monde changerait, et en particulier l'ordre de ses médiations. Les modalités par lesquelles la notion d'hypertexte s'est imposée, par exemple, relèvent d'une histoire relativement longue des idéologies du texte et de la création littéraire : prenant en quelque sorte la suite des conceptions barthésiennes sur la mort de l'auteur, les théoriciens de l'hypertexte, à commencer par Ted Nelson, ont rêvé un éclatement des modes de lecture et de production du texte, de même qu'une transformation dans l'auctorialité. Les lecteurs deviendraient des auteurs du texte, en cessant d'être des individus « passifs », simples « récepteurs ». Ces représentations mobilisent des conceptions de ce qui se déroule dans les processus textuels : non seulement la communication d'un message, mais aussi la valeur de ce geste même de communication, et les équilibres sociaux et discursifs qui en sont les conditions. Le texte, l'écrit, recouvrent ou supposent des pouvoirs, et le jeu social des textes repose sur ce que Certeau appelait une économie scripturaire. Certeau pensait ainsi le texte comme pouvoir : d'abord parce que l'écrit est le lieu de production du mythe¹³, ensuite parce que l'écriture est à penser dans l'effet qu'elle produit sur ce qui lui est extérieur¹⁴. « Le jeu scripturaire, écrit Certeau, production d'un système, espace de formalisation, a pour "sens" de

12 Flichy, Patrice, *Le Sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Paris, Seuil-La République des idées, 2010.

13 Certeau, Michel de, *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1981, p. 198 : « J'entends par mythe un discours fragmenté qui s'articule sur les pratiques hétérogènes d'une société et qui les articule symboliquement ».

14 « Je désigne par l'écriture l'activité concrète qui consiste sur un espace propre, la page, à construire un texte qui a pouvoir sur l'extériorité dont il a d'abord été isolé » (*ibid.* p. 199).

renvoyer à la réalité dont il a été distingué *en vue de la changer*. Il vise une efficacité sociale¹⁵ ». Le texte critique, qui institue les objets littéraires, est très significativement un tel lieu de pouvoirs. Et la question de l'auctorialité comme pouvoir est centrale dans les transformations de la médiation critique.

Cette observation, qui ancre le travail des sites critiques dans une forme de prétention communicationnelle à transformer l'ordre du monde en transformant les relations d'écriture, permet de souligner l'importance fondamentale, non seulement du médium en lui-même, mais également des conceptions qu'en entretiennent les acteurs, les représentations de ce qu'il peut permettre de réaliser, de ce à quoi il est « bon ».

Il faut donc considérer que l'économie scripturaire, dans les médias de réseaux, est globalement travaillée par l'idée que les médiations seraient « désormais » mises en partage, et que les positions énonciatives seraient fondamentalement l'objet d'une transformation, les « lecteurs » devenant, dans un grand nombre de domaines, des « auteurs », du fait même de leur activité d'écriture. Le champ entier de l'interactif, du participatif, du Web 2.0, du Web « social » et de tous les avatars de ces prétentions médiatiques semble bien travailler à une valorisation des postures des utilisateurs et à une critique de l'économie des écritures.

La critique comme invention à la croisée des médias

La critique littéraire participative en ligne tient donc d'une sorte d'invention : au niveau de la sémiotique des objets éditoriaux, elle est une construction de pratique qui réfère à des modèles, convoque des traditions, implique des usages de la part des internautes. Au niveau, plus général, du médium, elle tient à l'inscription des pratiques du texte dans des construits idéologiques diffus, supposant à la fois qu'il y a, chez l'amateur, un désir de participation et d'expression, et, dans les machines, un moyen de réaliser ces désirs. Entre ces deux strates, j'ai pu évoquer ici la variété des usages du texte que l'on peut rencontrer dans la multitude des sites et des utilisateurs : la critique sur le Web est caractérisée moins par sa rigueur générique que par une élaboration dynamique qui mêle le rapport à l'œuvre, la valeur de l'écrit, la conception du médium, et enfin le rôle que s'attribuent les plateformes de donner un lieu à ce renouvellement des écritures. Les éléments les plus récurrents et à mes yeux les plus frappants de cette pratique du texte numérique est la part de l'implicite, par lequel les internautes tendent à inscrire leurs textes dans des filiations et des lignées historiques, et à en reconnaître la valeur par la comparaison à cet intertexte ; la force des images, imageries et imaginaires du livre dans la construction de la valeur de ces sites ; et enfin la puissance

15 *Ibid.*, p. 200.

des représentations sous-jacentes de l'écriture numérique comme moyen de modifier, d'altérer les médiations de la culture.

Étienne Candel

ISCC – Institut des Sciences de la communication du CNRS

GRIPIC – Groupe de recherches interdisciplinaires sur les processus d'information et de communication (Celsa Paris-Sorbonne)